



## « Faire mon métier... ? »

### Ce que leur rapport à leur travail change aux pratiques des professionnels de l'école

Séminaire de recherche 2014-2016 du laboratoire Innovation Formation Education (LIFE)

Le premier mardi de chaque mois, de 17h30 à 19h30, Uni Mail

Information, contact, inscription : <http://www.unige.ch/fapse/life/> & [life@unige.ch](mailto:life@unige.ch)

---

## Mémo 15 : *operatum* et *operandi* sont sur un bateau...

Rédaction : Manuel Perrenoud – 31 mars 2016

(merci Katja pour la relecture !)

---

« Il n'y a pas lieu d'opposer à toute force  
'la science' elle-même (unitaire, totale, idéale)  
et son 'illustration' (disséminée, fragmentaire, triviale) :  
tout savoir nécessite un médium pour sa *présentation*. »<sup>1</sup>

« Non seulement l'herbe pousse au milieu des choses,  
mais elle pousse elle-même par le milieu. »  
Gilles Deleuze

Entre la dernière séance du séminaire et ce présent mémo (fmm-15) Olivier a rédigé un autre mémo (fmm-14) qui s'inscrit directement dans la continuité des échanges. Tout comme Olivier je pars ici d'une recherche d'articulation entre les pôles. « Les deux colonnes du synopsis ne sont donc pas étanches », dit Olivier. En effet. On ne peut se satisfaire semble-t-il d'un tableau à deux entrées entre pure « réception » d'une part, et une pure « production » d'autre part. Les propositions d'Olivier (en particulier le tableau en fmm-14, p.5) vont dans le sens des « allers-retours » entre quadrants (I/II/III/IV) et d'une « porosité » entre « configurations ». La table d'orientation proposée dans le mémo 14 est plus proche des possibilités pédagogiques, et d'une certaine manière des « objets de médiation », que la proposition herméneutique de ce mémo 15.

La réflexion dans laquelle s'inscrit ce mémo prend sa source dans les échanges autour du matériau issu des lectures de « L'arbre sans fin ». Une seule observation sert de prétexte, qui peut se résumer ainsi : les enseignants, dans le cours des interactions, ne manifestent pas le même *rapport au texte*. Plus précisément une des « lectures » m'a semblée plus soucieuse que

---

<sup>1</sup> Didi-Huberman, 2011, p.199.

d'autres de ce qu'on pourrait appelé une *logique interne* au texte, ou au récit. Les éventuelles interrogations des élèves (peut-être moins nombreuses parce que moins sollicitées) trouveraient leurs développements, leurs médiations (si non leurs « réponses ») *dans* le texte lui-même. D'une certaine manière l'enseignant ne sort pas du texte pour le commenter ou l'interroger. Les élèves sont mis face à – ou retenu dans – une forme de logique interne au texte, qui pour ainsi dire prolonge les questionnements qu'il entraîne ou suscite. Une posture qui n'empêche pas une certaine sortie du texte, une sortie alors peut-être plus évocatrice ou suggestive que directive.

Ce mémo ne cherche pas à comparer cette lecture, sous cet angle-là, avec les autres. Il prend prétexte de cette observation pour proposer une réflexion sur ce que peut vouloir dire entrer – éventuellement *faire entrer* - dans la logique d'un texte ou plus largement d'un document (entendu dans un sens étendu).

Mon postulat est que les élèves seraient mis dans ce type de « lecture » en position de « se comprendre devant le texte », pour employer d'entrée de jeu une expression de P. Ricoeur, ou, pourrait-on dire aussi, de *se comprendre dans le texte*. Je précise dès maintenant, que pour Ricoeur la compréhension (le comprendre) n'a rien d'un phénomène immédiat. Bien au contraire. Il est question plutôt, pour employer une autre expression, « d'une pratique combatante des médiations », et, plus généralement encore, d'un art du détour. Le questionnement qui encadre tous les autres est celui de ce qu'on peut entendre dans l'expression « soi » qui résonne dans la forme grammaticale réflexive du « *se comprendre* ». Littéralement, *se comprendre* pourrait vouloir dire s'inclure, *se prendre avec dans* (un texte), s'y inclure pour s'y trouver, ou s'y perdre... Même si importe plus, peut-être, finalement, les choses vues, rencontrées, discutées, disputées, les médiations elles-mêmes (œuvres, expériences, savoirs, figures, traces, questions, problèmes, apories) que le terme de « l'odyssée interminable de soi à soi » (Zarka, 2008).

J'emprunte à Ricoeur trois citations principales que je transforme en autant théorèmes. Si c'est vers Ricoeur que je me suis tourné d'abord, comme souvent pour continuer à chercher et partager, le but n'est pas de proposer une analyse fine de ses analyses à lui. La présentation successive des trois théorèmes abouti, une nouvelle fois, à un schéma heuristique pour chercher, si non trouver (un peu en deça donc de l'étymologie : du grec ancien εὐρίσκω, eurisko, « je trouve »...)

### **THR1 : portée aux extrêmes et recomposition**

La première raison de convoquer Ricoeur tient à une question de méthode, qu'il a lui-même appliquée systématiquement, et qui correspond et répond bien à notre constat d'insatisfaction quant à une trop forte polarisation des extrêmes. Le quasi-adage méthodologique qui m'intéresse tient en deux lignes. Ricoeur propose (ce que je nomme le théorème de Ricoeur numéro 1 – THR1) de :

**THR1** : « Se porter aux extrêmes d'un spectre de phénomènes avant de reconstruire comme un mixte l'expérience quotidienne dont la complexité et la confusion font obstacle à la description. »  
Ricoeur (2000, p. 569).

Le premier texte vers lequel je me suis tourné s'intitule simplement : *Qu'est-ce qu'un texte ?* (Ricoeur, 1986). Dans ce texte Ricoeur se porte aux extrêmes de l'analyse textuelle. D'une part l'analyse *structurale*, de l'autre l'analyse *compréhensive*. Deux manières polairement opposées de lire un texte, avec ou sans « sujet » pourrait-on dire. Le premier modèle est celui de Levi-Strauss et de son analyse comparative et structurale (si non structuraliste) des mythes, décomposés en mythèmes, analysés à proprement parler en tant que système de relations formelles, notamment sous l'angle des rapports de parenté que les mythes *objectivent* plus qu'ils ne les expriment. Le second modèle est moins facile à identifier : il relève d'une approche plus compréhensive, qui tend vers une psychologisation de la compréhension – et de la lecture – centrée sur les *intentions* qu'on peut dire expressives, ou *subjectives*, de l'auteur.

Le premier mouvement méthodologique est ainsi celui de la *portée aux extrêmes*, de la polarisation entre deux *styles* de texte, et de textualité, dont la polarisation permet de commencer la description, en la cadrant. Le second mouvement est celui de la *recomposition comme un mixte de l'expérience*, en l'occurrence celle de la lecture, dont la description peut-être poursuivie, contre la confusion et la complexité qui lui feraient obstacle.

La position de Ricoeur est celle d'une « dialectique fine » entre les extrêmes. Elle porte le nom de « logique herméneutique », entre deux autres logiques : d'une part une *logique objectivante, structurale, et explicative*, et d'autre part une *logique subjectivante, intentionnaliste, et compréhensive*. L'*arc herméneutique* est ainsi tendu entre les deux extrêmes que sont expliquer et comprendre.

Une des stratégies de Ricoeur consiste à maintenir la logique herméneutique à l'intérieur du texte, même si bien sûr le texte pointe vers une extériorité, différente on peut le supposer en fonction de l'axe ou de l'accent interprétatif choisi. Il ne s'agit pas de se laisser enfermer dans un « sémantisme clos »<sup>2</sup>, les textes parlent bel et bien *du* monde. Mais en maintenant et en poussant la logique herméneutique à l'intérieur des textes, on y projette en quelque sorte une complexité (et une confusion) de l'expérience de lecture.

Si le rapport à la lecture, et avec lui le rapport au texte, dit bien quelque chose du (rapport au) monde, la précipitation à trancher entre deux logiques polarisées risque d'appauvrir l'expérience de la lecture (et du monde). Un des gestes méthodologiques supplémentaires de Ricoeur consiste à montrer comment une part de compréhension est supposée par une posture explicative, et réciproquement comment une part d'explication est décelable dans une posture plus compréhensive. En fait, le geste n'est pas aussi symétrique qu'il en a l'air ainsi introduit. La stratégie de Ricoeur est plutôt de pousser le plus loin possible l'analyse structurale du texte et/ou du mythe (dans ce cas), pour tirer les bénéfices d'une médiation par et à travers les structures (comme il cherchera plus tard à penser la médiation par les institutions), avec l'idée que l'analyse explicative n'empêche pas la compréhension, au contraire. « Expliquer plus, pour comprendre mieux », dit-il dans une formule emblématique<sup>3</sup>.

[Le travail d'Elisabeth Nonnon<sup>4</sup> que je découvre en parallèle de ce mémoire, témoigne à cet égard, mais dans une approche clairement didactique, d'une réflexion analogue à celle de Ricoeur.

---

<sup>2</sup> Ricoeur, 1990, p. 349.

<sup>3</sup> Dans un autre registre le même exercice consistera par exemple, à tirer parti d'une analyse objectivante du corps (le « corps en extériorité » dirait Bourdieu) pour en mettre en évidence une sorte de point aveugle : le « corps connu » n'est pas le « corps vécu », et la connaissance de l'un n'empêche pas l'épreuve de l'autre. Dans un autre registre encore, les procédures de *description* de ce qu'est une « action intentionnelle » (ou une action faite intentionnellement) rencontre une limite à partir de laquelle, dit-il, seul celui qui a fait ou désire faire peut déclarer ou *attester* de son intention.

<sup>4</sup> Nonnon, 2012.

Ainsi, en appui sur cette référence, on peut *préférer ne pas vouloir* trancher entre une lecture strictement *fonctionnelle* à une lecture strictement *esthétique*, ou entre deux *styles documentaires* a priori (et ontologiquement) opposés. Son approche plurielle de la notion de document permettrait notamment d'y inclure n'importe quel texte, en cherchant à établir un continuum entre les extrêmes plus qu'à fixer les pôles en les figeant, ou en les naturalisant. On peut lire un texte en première approche strictement documentaire (ou informatif) avec une forme d'intérêt d'esthétique (ou existentiel) tout comme on peut lire un texte en première approche esthétique (ou littéraire dans un sens restreint) avec un intérêt proprement épistémique. Les variations didactiques qu'elle synthétise en introduction du dossier *Œuvres, textes, documents : lire pour apprendre et comprendre à l'école et au collège*<sup>5</sup>, indiquent les spécifications et les problématiques selon les angles d'attaque sur un tel continuum. Tous les « documents », d'un point de vue pédagogique, ne susciteraient pas les mêmes « enjeux », les mêmes « obstacles » ni les mêmes « apprentissages », mais tous peuvent participer d'« une construction de connaissance à partir de l'écrit ». Je note que ce que Nonnon propose de penser *à partir de l'écrit*, me semble pouvoir être étendu, moyennant une encore plus large extension du champ documentaire, à toute « œuvre », voire à toutes traces ou à tout signes, et en particulier aux images.]

Ce premier théorème (portée aux extrêmes et recomposition), comme première introduction d'une logique herméneutique, a d'abord comme fonction d'introduire ici les deux suivants, qui sont deux manières de se porter aux extrêmes en proposant chacun un continuum. Ces deux continuum constituent les deux axes perpendiculaires d'une sorte de système herméneutique.

## **THR2 : entre densité ontologique et détermination épistémologique**

L'opposition est donc un acte méthodologique. La lecture (comme l'existence) serait un acte de part en part herméneutique, une *expérience* tendue herméneutiquement entre *densité ontologique* et *vis-à-vis épistémologique*, pour employer d'autres catégories de Ricoeur, et ce quelque que soit le texte-document-œuvre-signes considéré. La question de la « construction de connaissances à partir » des signes, pourrait se poser, à partir du deuxième théorème que j'emprunte à Ricoeur (noté THR2<sup>6</sup>) :

**THR2** : « [C'est sur cette notion de conditionnalité existentielle qu'il revient de régler un ordre de dérivation qui ne se réduise pas à une perte progressive de densité ontologique, mais qui se marque par une détermination croissante du côté du vis-à-vis épistémologique (2000, p. 455-456).

Cette proposition difficile intervient dans le contexte d'une vaste discussion sur l'écriture de l'histoire. Nous sommes « historiques » dit Ricoeur, c'est notre « condition existentielle » d'être pris ou enchevêtrés dans des histoires. La thématique d'un « ordre de dérivation », et d'un réglage de cet ordre par le contrôle de l'écriture de l'histoire (par la réflexion historiographique), cherche à préserver l'histoire en tant qu'expérience *vécue* par les différents acteurs (seraient-ils du passé), pour ne pas rompre les liens du « discours historien » avec cette modalité d'expérience.

<sup>5</sup> Nonnon & Quet, 2012.

<sup>6</sup> « Nous faisons l'histoire et nous faisons de l'histoire parce que nous sommes historiques. Ce « parce que » est celui de la conditionnalité existentielle. Or c'est sur cette notion de conditionnalité existentielle qu'il revient de régler un ordre de dérivation qui ne se réduise pas à une perte progressive de densité ontologique, mais qui se marque par une détermination croissante du côté du vis-à-vis épistémologique. » (Ricoeur, 2000 : 455-456)

L'expérience une fois problématisée, contextualisée, conceptualisée, mais surtout *documentée et re-présentée* par le discours historien, deviendrait quelque chose comme une expérience *sue*. Savoir ou connaître ce qui a été vécu reviendrait à déterminer épistémologiquement une expérience d'abord vécue existentiellement ou ontologiquement, dans la densité de l'être. Sur ce terrain là encore, le principe de portée aux extrêmes oblige à tenir pour des pôles méthodologiques les deux extrêmes : l'expérience vive (du passé ou d'ailleurs, du présent) reste d'une certaine manière, et par principe, *épistémologiquement inatteignable*, tout comme l'expérience connue reste en quelque sorte *ontologiquement incomplète* (on pourrait dire in-re-vivable, c'est à dire littéralement in-présentable, impossible à rendre – sans perte – à nouveau présente).

Ce qui rend les extrêmes inatteignables c'est abord le temps. La première et la plus fondamentale des médiations. Et il n'est donc pas innocent que l'historiographie, la réflexion sur l'écriture de l'histoire, soit un haut lieu de nuance herméneutique (du fait de la confrontation à une temporalité intrinsèque du « fait » historique), et encore plus quand elle est faite par un philosophe.

L'accent principal à retenir est peut-être celui d'une *réplique épistémologique* par le motif d'une « détermination croissante » [mais interminable] à celui d'une « perte progressive » [mais fatale] de la densité ontologique. Ricoeur emprunte à De Certeau la notion d'« opération historique », ou « opération historiographique » (De Certeau, 2002) pour rassembler les différents moments du travail de l'écriture de l'histoire, de la trace (ou de l'indice) au récit, en passant par la « phase documentaire », plus que centrale au métier d'historien, et plus qu'exemplaire à bien des titres.

D'une certaine manière, la « perte de l'objet » (pour parler comme la psychanalyse que De Certeau a pratiquée et que Ricoeur a étudiée de près), *parce qu'elle est irrémédiable*, oblige à questionner frontalement l'épistémologie et les procédures d'objectivation du « discours historien » encore plus que dans d'autres disciplines. L'équivoque du terme « histoire » lui-même est au cœur du tableau, puisqu'il désigne aussi bien les histoires qu'on se raconte (y compris les plus fantaisistes) que l'histoire issue du travail des historiens qui prétendent à une scientificité de leurs méthodologies et de leurs discours.

Carlo Ginzburg (un historien), dans un article célèbre (Ginzburg, 1986) pour les professionnels de l'histoire (sic !), montre la proximité entre le chasseur, le médecin, et le détective, trois figures tutélaires de l'historien, tous confrontés à la recherche d'indices, en un mot trois sortes d'*enquêteur* voués à l'évanescence des traces (et à l'induction...). Ginzburg, sur lequel Ricoeur s'appuie parmi d'autres, est à l'origine ce qu'on appelé la « micro-histoire », en contre-point d'un discours historien (trop) centré sur les grandes structures (géographiques ou économiques), les personnages célèbres, les durées longues. Une histoire qui enquête sur la vie ordinaire des gens du passé, et pour ce faire, ouvre ou étend le champ documentaire à une multitude de traces ou d'indices. Ce qu'un autre historien a nommé une « histoire au ras du sol », qui produit un effet très puissant de désacralisation, et oblige là encore, à repenser les procédures d'objectivation, on pourrait dire la *variété des formes de la médiation*.

Ce deuxième théorème, comme un premier axe de lecture herméneutique, peut donc inviter à problématiser les extrêmes (à les suspendre) et à chercher à penser les opérations intermédiaires entre le vécu et le connu. Ces deux termes apparaissent ainsi aussi fortement idéalisés (ontologiquement) que relativisés (épistémologiquement).

La notion d'inter-médialité pourrait laisser croire que les extrêmes soient atteignables (vivables ou déterminables). Quoi d'autres pourtant que des médiations (indénombrables) sous le contrôle éventuel des *opérations graphiques* qui les formalisent temporairement ? L'acte de lire reviendrait-il à entrer dans l'interminable odyssée des *opérations graphiques* ? L'acte de lire (de percevoir, de penser ?) serait-il lui-même une opération graphique, une forme (virtuelle) d'écriture ? Une opération dans des opérations...

### THR3 : entre créativité et codification

Le troisième théorème est en quelque sorte à l'origine de ce mémoire (noté THR3) :

**THR3** : « L'idée de structure profonde de l'imagination doit sa fécondité indiscutable au lien qu'elle établit entre créativité et codification »  
Ricoeur (2000, p. 327).

Le contexte d'où est tirée la proposition importe moins que l'idée. La méthode de portée aux extrêmes fonctionne là encore. Cette idée d'une *structure profonde de l'imagination* me semble particulièrement intéressante. Il s'agit de placer au cœur de l'opération graphique, une telle « faculté » d'imagination, comme on eût dit. On pourrait dire aussi, plus proche de nos concepts habituels, une forme d'habitus, ou un « système de dispositions ». C'est là que je veux en venir. La question serait celle d'un système de dispositions dont la « structure profonde » serait établie entre « créativité et codification »<sup>7</sup>.

Si l'on part du principe de l'œuvre, et en acceptant (temporairement) la terminologie dichotomique auteur/récepteur, l'imagination fonctionnerait du côté de l'« auteur » autant que du « récepteur », des deux parts de l'opération graphique. Mais plus fondamentalement, un texte, une œuvre, une médiation graphique serait l'expression d'une imagination profonde, et double. Expression d'une codification et d'une créativité, en proportion variable. La dimension de codification nous pousserait du côté de la forme grammaticale et plus largement structurale de l'œuvre, ce en quoi toute œuvre est codée, par le langage dont elle use, les conditions matérielles qu'elles incorpore, les contraintes de sa production, les formes plus ou moins établies et conventionnelles qu'elles adoptent (p.ex. les « genres »). La dimension de créativité nous pousserait elle du côté de la signification, du sens, éventuellement du « message ». Ce que le texte par exemple, cherche à « dire ». [Cela dit sans entrer dans l'idée que la codification peut elle-même être le produit d'une force de créativité, comme la créativité être codifiée...]

Tout cela est schématique bien sûr, et dichotomique. Et justement, ce qui compte c'est l'idée du *lien* : établir un lien entre codification et créativité. L'idée de l'imagination profonde cherche à penser ce lien. Comment un va-et-vient entre force des structures et sens des « incorporels » qui en seraient les « effets de surface » comme dirait Deleuze lisant les stoïciens (Deleuze, 1969). Ainsi une telle imagination serait à l'œuvre *dans* le texte, ou n'importe quelle médiation graphique. Parce qu'elle serait à l'œuvre chez celui qui la produit (quand il y a un auteur...), et mise en œuvre chez celui qui la perçoit (ou la reçoit).

Ricoeur, plus loin, propose « l'idée d'un encodage qui fonctionne à la fois comme une contrainte et un espace d'invention. » (*ibid*, p. 328). Passionnante proposition, qui permettrait de penser

---

<sup>7</sup> D'une certaine manière, Bourdieu dédouble lui aussi la structure des habitus, entre *opus operatum* (« structurée structurée ») et *modus operandi* (« structure structurante »), le premier conditionnant (ou déterminant), par inclusion et plus ou moins, le second.

l'émission ou la fabrication d'une part, la réception de l'autre, comme des procédures ou des opérations actives d'encodage, de double encodage.

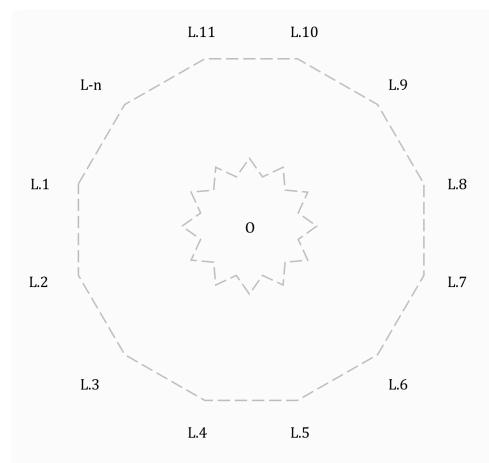
Il s'agirait de (faire) penser l'œuvre elle-même comme double encodage, comme un mixte de codification et de créativité, qui chercherait à faire accéder ni à une extrême ni à une autre, mais au principe d'agencement – à l'agentivité – d'une imagination profonde à l'œuvre *dans* l'œuvre.

Proposant cela, il ne s'agit pas de supprimer les positions d'auteurs ou de lecteurs, plutôt de les oblitérer (méthodiquement) et d'étendre le champ de l'œuvre, de lui reconnaître un « lieu » (qui est un non-lieu dirait Ricoeur), ou plutôt un espace d'autonomie. Un des avantages est de se rendre ainsi capable d'y appréhender des dimensions impersonnelles (« historiques », « collectives », « trans-générationnelles », ou comme on voudra), et de ne pas réduire l'acte de lecture à une relation bijective entre un « sujet » émetteur et un « sujet » receveur. Il s'agit plutôt bel et bien d'une mise en relation mais de trois systèmes de dispositions : celui de l'éventuel auteur, celui de l'œuvre, celui du lecteur...

L'oblitération la plus probable étant peut-être du côté de l'auteur, comme le cas exemplaire du mythe ou de certains « grands textes » le montre, à quoi on pourrait ajouter des textes délibérément anonymes (comme des « manifestes »), qui n'en font pas moins œuvre. Une forme d'oblitération symétrique est envisageable du côté du « lecteur », si par exemple on pense au cas où une « réceptivité » collective ou un « sentiment de la communauté » (*Gemeinschaftsgefühl*) primerait sur – voire empêcherait une appropriation subjective (aussi redondante soit cette expression), comme dans certains discours, qui d'une certaine façon font œuvre de médiation en faisant *masse*.

D'un point de vue pédagogique c'est non pas trois mais quatre systèmes de disposition, ou quatre systèmes de liaison imaginaire entre codification et créativité, qui entreraient en ligne de compte, avec toutes les oblitérations possible. Et peut-être bien beaucoup plus, autant que d'individus, en plus de celui de l'œuvre, elle-même potentiellement multiple... au risque du vertige.

Figure 1: vertige du polyèdre herméneutique ?



Au delà du jeu herméneutique que ce théorème permet, l'idée principale ici reste de penser les actes d'écriture et de lecture, d'émission et de réception d'une œuvre médiatrice, comme un enjeu complexe de double encodage : double encodage *actif* (de l'émission, de l'œuvre, de la réception, de la médiation pédagogique elle-même ?) composé d'actes de codification et de créativité.

## Un schéma herméneutique : suspension de la référence et double encodage

Encore une page, non pas pour synthétiser les propositions avancées jusqu'ici, mais pour introduire brièvement le schéma de la page suivante (fig. 2) vers lequel elles convergent.

En croisant les deux continuum issus des théorèmes 2 et 3 (répondant eux-mêmes au théorème 1) il s'agit de proposer une sorte d'outil herméneutique. Pourquoi faire ?

Pour analyser :

- a) *des œuvres* médiatrices d'une part, et
- b) *des rapports* (entre autres pédagogiques) à ces œuvres d'autre part.

La thématique de ce que j'appelle « suspension de la référence » répond au parti pris de départ, de réfléchir au phénomène d'*entrée dans une œuvre*, et à l'idée de ce qu'on peut tenir pour une orientation (herméneutique) d'abord interne à l'œuvre. La suspension consisterait à suspendre la recherche d'une chose dite (on signifiée) par l'œuvre extérieurement à elle, que ce soit pour identifier des « choses » respectivement vécue ou sue (sur l'axe entre densité et détermination).

Le texte ouvre un monde, le « monde du texte » comme dit Ricoeur (à qui je crois rester fidèle malgré les manipulations que je fais subir à ces propositions). Une telle suspension est un acte méthodologique, et à ce titre temporaire, même si ce temps peut durer, être volontairement prolongé. La question de la référence est spécialement difficile. Je vois dans l'herméneutique (à la manière de Ricoeur) une occasion de suspendre une référence trop immédiate, de *se suspendre soi-même dans* le texte ou dans l'œuvre, d'une certaine manière pour se penser soi-même comme médiane...

Un postulat (que j'ose à peine dire pédagogique) non thématisé ici, mais que j'ouvre sans le développer, est celui qui consiste à penser que (*com*)prendre l'œuvre (ou plus largement un document) *par son milieu*, en tant que système composite de codification et de créativité, *produirait un effet de dispositionnalisation*<sup>8</sup>, parmi d'autres possibles.

L'idée d'une imagination profonde (de « structure double » comme dit Ricoeur ailleurs du corps humain<sup>9</sup>) à l'œuvre dans l'œuvre, pousserait à l'idée d'une imagination profonde à l'œuvre dans l'apprentissage, pour le dire d'un mot, qu'on le considère du point de vue des élèves, des enseignants, ou des supports pédagogiques... C'est ce postulat qui est à l'origine un peu confuse de ce mémo et du bricolage herméneutique qu'il propose.

Il s'agit finalement de mettre en examen la thèse suivante : le *rapport à l'œuvre* (puisque c'est vers cette thématique que nous nous sommes progressivement déplacé) *des enseignants* (ceux notamment de notre dernier matériau), *serait un facteur* (lui même dispositionnel) *de dispositionnalisation* (différentielle) *des élèves*.

Dernière note en forme de question rhétorique : apprendre à suspendre la référence et encoder doublement ne serait-il pas le propre de la forme scolaire et de ses fonctions didactiques?

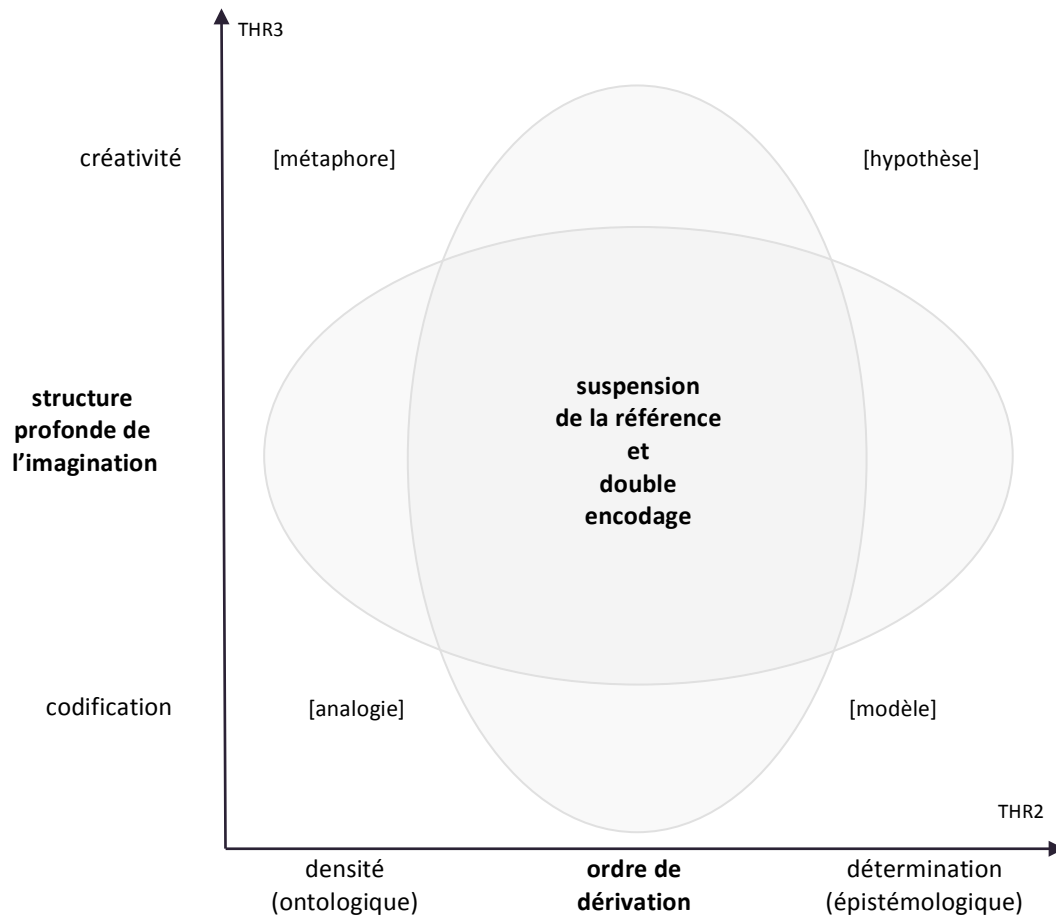
---

<sup>8</sup> Ce concept de dispositionnalisation fait écho aux propositions de A. Muller déjà évoquées dans le mémo 8, d'« étudier les pratiques de dispositionnalisation » (Muller, 2014, p. 111). Mémo 8 : <http://www.unige.ch/fapse/life/files/8814/5382/3864/fmm-08.pdf>

<sup>9</sup> Ricoeur, 1990, p. 71-72.



Figure 2: un outil herméneutique au coeur de la forme scolaire ?



## Références bibliographiques

De Certeau, M. (2002). *L'écriture de l'histoire*. Paris : Folio-Gallimard.

Deleuze, G. (1969). *Logique du sens*. Paris : Éditions de Minuit.

Didi-Huberman, G. (2011). *Atlas ou le gai savoir inquiet. L'Oeil de l'histoire, 3*. Paris : Éditions de Minuit.

Ginzburg, C. (1986). Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice. In *Le Débat*, 1980/6 n° 6, p. 3-44. [nouvelle édition augmentée dans Ginzburg (2010). *Mythes, emblèmes, traces ; morphologie et histoire*. Paris : Verdier, pp. 218-294.]

Nonnon, É. (2012). Dimension épistémique de la lecture et construction de connaissances à partir de l'écrit : enjeux, obstacles, apprentissages. In *Repères*, 45. Consultable au lien : <http://reperes.revues.org/132>

Nonnon, É. & Quet, F. (Eds.) (2012). Œuvres, textes, documents : lire pour apprendre et comprendre à l'école et au collège. *Repère*, 45. Consultable au lien : <http://reperes.revues.org/128> [dossier]

Muller, A. (2014). Attribution de dispositions en situation d'enseignement : identification et catégorisation des énoncés dispositionnalisants. In I. Plazaola-Giger & A. Muller (Ed.), *Dispositions à agir, travail et formation*. Toulouse : Octarès.

Ricoeur, P. (1986). Qu'est-ce qu'un texte ?. In *Du texte à l'action, essais d'herméneutique II*. (pp. 153-178). Paris : Point-Seuil.

Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Point-Seuil.

Ricoeur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire et l'oubli*. Paris: Seuil.

Zarka, Y-C. (2008). L'odyssée interminable de soi à soi. In *Cités 1/2008 (n° 33)*, p. 3-6 URL : [www.cairn.info/revue-cites-2008-1-page-3.htm](http://www.cairn.info/revue-cites-2008-1-page-3.htm). [éditorial du dossier Paul Ricoeur, interprétation et reconnaissance].